À LA FLEUR EN PAPIER DORÉ

Il avait créé bien des galeries d'art au nom poétique *La vierge poupine* et *l'Agneau moustique,* le rondouillard Gérard van Bruaene. On comprend qu'il n'ait pas eu de peine à amener dans le café qu'il ouvrit à la fin de la guerre dans la rue des Alexiens, converti en temple d'un bric-à-brac typiquement bruxellois, ses amis surréalistes, ceux aussi de Cobra, les Dotremont et Alechinsky. Les aphorismes et textes divers, écrits par le maître du lieu sur les murs de sa caverne d'Ali-Baba, y côtoient photos d'Hergé, Broodthaers, Magritte et Brusselmans, tableaux de peintres par dizaines côte à côte exposés, sans compter moultes objets hétéroclites. Si le lieu est bourré d'objets, il est surtout plein à craquer de toutes les ombres célèbres ou anonymes qui y passèrent. Que de légendes autour de ce tout petit lieu de Bruxelles, comme celle qui voudrait qu'un poivrot affalé sur une table du *Papier Doré* ait inspiré à Hergé la figure du Capitaine Haddock!

À L'ANCIENNE BELGIQUE

Son premier nom, de *maison des marchands d'Outre-mer,* est aussi beau que celui qui la rendra longtemps célèbre dans l'immédiat avant-guerre et les années d'après, à cette *Ancienne Belgique* du temps de Georges Mathonet, le grand patron qui présidait à la destinée du grand music-hall de Bruxelles. Elle avait été salle de spectacles faisant fureur à la Belle époque, avec son style de café-concert (on l'appelait *Vieux Düsseldorf*) ou à la belge, sous le nom de *Bruxelles-Kermesse.* Ses consommateurs spectateurs étaient attablés au parterre ou aux galeries, ornées de somptueuses ferronneries. Avec Mathonet qui l'agrandira, elle gardera ce style singulier de brasserie-music-hall. Je l'ai connue dans ces temps-là. Elle était à son apogée. Aux grandes heures de la variété, Joséphine Baker y triomphait, Trenet, Bécaud, Piaf et Brassens mais aussi Brel, à plusieurs reprises. C'était magique, je m'en souviens, de se laisser emporter par imitateurs et comiques chauffant la salle dans un semi-brouhaha. Puis d'écouter, durant quelques couplets, ceux qu'on appelait vedette anglaise et vedette américaine. Après l'entracte enfin, de tomber en pâmoison durant près d'une heure au bon caprice des hérauts de la chanson.

À LA MORT SUBITE

Autant le dire tout de suite, à *La Mort subite*, aux temps anciens où la belle brasserie, proche des Galeries St Hubert, a troqué son nom d'*À la cour Royale* pour celui susnommé, on ne mourrait pas pour avoir bu trop de bière ou une gueuze mortifère, mais simplement pour avoir tenu la place du mort au « Pitjesback », l'ancêtre du 421. Celui à qui l'on doit cette appellation de génie et le déménagement de l'établissement d'origine, un bar de la rue d'Assault un peu plus haut, à la rue poétiquement dénommée Montagne-aux-herbes potagères, s'appelait Théophile Vossen. Il brassait ses bières rue des Capucins à l'autre bout de Bruxelles. Je me souviens encore que du temps de ma jeunesse, j'avais pour compagnon de classe, à deux pas de là, en face du jardin Botanique, un petit-fils Vossen, tout fier de nous faire goûter à la moindre occasion cette boisson presque interdite, sous le regard complice un peu goguenard de son père, officiant derrière le comptoir. Aujourd'hui ce mythique lieu, ce sanctuaire de la bière et de la gueuze bruxelloise est classé, conservé dans son style art nouveau originel. Pas un véritable amoureux de Bruxelles, au premier rang desquels Annie Cordy et Jacques Brel, honorés

sur ses murs, qui ne l'ait fréquenté et n'y ait mangé, servie par une serveuse gouailleuse, une tartine au fromage blanc oignons et radis.

L'ART DANS LE MÉTRO

Ah le beau métro de Bruxelles, aussi beau que ceux de Stockholm et Naples, ces modernes musées d'art contemporain souterrains, aux milliers de visiteurs quotidiens. Quelle merveille à chaque réveil avant le boulot, en fin du jour avant le dodo, de faire son petit-déjeuner, son souper, son chou gras, son miel, ses délices si vous préférez, d'une fresque de Paul Delvaux, d'un luminaire de Paul Bury, de *l'Odyssée* en bronze de Martin Guyaux ou des *Sept écritures* d'Alechinsky et Dotremont. Quelle délicieuse jouissance d'emmener des amis de Londres ou de Paris, d'un terminus à un autre, en insolite escapade muséale dans la capitale, découvrir, de station en station fresques installations sculptures ornementations murales de tant d'artistes de renom honorant par le bas notre capitale.

AUX CONFINS DU HEYSEL

Aux confins du plateau du Heysel, il y a trois trois quarts de siècle, serpentait un petit ruisseau appelé le Heizelbeek, longeant un haut remblai de terre jaune argileuse, hérissé de cent racines noueuses auxquelles s'accrochait l'enfant que j'étais, pour le gravir jusqu'au sommet. Essoufflé, excité, presque ivre de mon exploit, du haut de cet Himalaya de quelques mètres, je contemplais le vallon d'en bas, son sentier, ses promeneurs, tel Zeus de son Olympe ou un aviateur de sa carlingue. Redescendu, je retrouvais au pied d'un arbre ma musette, en sortais mon éprouvette et mon pot de verre, pour accomplir la haute mission dont je me sentais chargé, ramener pour l'aquarium familial quelques épinoches. Et aussi un paquet de fins et longs vers rouges entremêlés, arrachés à la berge fangeuse par mes mains sales et boueuses, que je lavais et nettoyais ensuite dans l'eau claire du courant. Il ne me restait plus qu'à passer, à quelques pas de là, par la fontaine miraculeuse et son enclos de pierre, pour y remplir ma gourde au robinet de cuivre, avant de rentrer à la maison, cheveux au vent sur la plateforme ouverte du tram seize.

LES BELLES PISCINES DE BRUXELLES

Ah, les belles naïades, moulées, un rien corsetées dans leur maillot d'époque, que sont les piscines de Bruxelles ! La piscine Saint-François, où il est si bon d'admirer, nageant sur le dos, les ferronneries, les garde-corps métalliques art déco ornant les galeries de cabines à double entrée (ce fut révolutionnaire), alignées sur deux étages. De se remémorer les époques d'antan, le tremblement de terre d'avant-guerre qui vit s'ébrouer, encore en maillots, rue Saint-François, les nageurs fuyant la piscine vers la rue Royale comme moineaux effrayés par un coup de pistolet. La piscine d'Ixelles, la plus ancienne, la doyenne, toute menue mais belle à frémir dans sa robe d'époque, se cachant comme apeurée dans la minuscule rue de la Natation. La piscine du Centre, logée dans la tour qu'on lorgne depuis la place du Jeu de Balle, où l'on peut transpirer dans des bains Turcs d'origine, plonger dans l'eau du bassin supérieur, en entrevoyant l'Église de la Chapelle. La piscine Victor Boin à Saint-Gilles, où l'on put longtemps se baigner par beau temps à ciel ouvert et n'ayant, couverte, rien perdu de son cachet art déco d'origine. Et si l'on veut

non pas nager, on ne le peut, mais rêver devant la plus belle, il suffit, un jour d'été, d'entrer dans la mirifique villa du Baron Empain (aujourd'hui Fondation Boghossian), au flanc de l'avenue Roosevelt, s'asseoir en bordure du bassin de mosaïque bleu turquoise, rejoindre la pergola à l'arrière, abritant la sculpture en granit noir de l'égyptien Armen Agop, s'offrir enfin le coup d'œil du propriétaire, depuis l'intérieur de la villa, sur l'ensemble des bijoux dont se pare cette piscine unique.

LE JARDIN D'ÉRASME

Écoutez la très belle histoire de ce miraculeux jardin d'Érasme sis en la commune d'Anderlecht aux confins de Bruxelles. C'est, pour qui veut l'entendre, une extraordinaire leçon de la force de la culture dans le séculaire combat et les manœuvres de séduction qu'elle a toujours menés face à la nature. D'abord il y a, dès la fin du XV^e^ siècle, l'habitat et le jardin domestique, proches de la collégiale Saints-Pierre-et-Guidon, de son écolâtre, un chanoine cultivé vivant dans ce hameau agricole d'à peine trois cents âmes au milieu de champs, prairies et vergers. Le chanoine correspondait avec érudits et intellectuels ; il recevait dans sa belle demeure de campagne ceux dont il s'était fait des amis. Ce fut le cas d'Érasme, venu chez lui pour quelques mois soigner sa mauvaise santé en même temps que s'éloigner des dangers qu'il encourait en tant que trop sympathisant de Luther tout juste excommunié. Il était chez son ami, retiré, caché, choyé, bien à l'abri des débats théologiques passionnés de l'Université, du pouvoir politique de Bruxelles, lui aussi redouté, tout en ayant facilité de corriger les épreuves du manuscrit confié à son imprimeur de Leuven. Il était resté à peine cinq mois à Anderlecht. Singulier pouvoir

de la culture : moins de cinq siècles après il suffit de quelques passionnés pour que son esprit ressuscite en ce lieu et que la maison du chanoine devienne une maison d'Érasme et un musée de toute beauté, perle de notre patrimoine. Quant au jardin, bien loin du vraisemblable petit enclos de nature maîtrisée qu'avaient connu les deux amis, sa mue culturelle des récentes années doit faire sourire Érasme du haut du ciel, découvrant l'enfilade du jardinet des simples conçu par René Pechère, ses carrés de calendula, de camomille, de thym, d'anémone hépatique, d'iris fétide modifiés au gré des vents et des papillons. Suivi du jardinet philosophique dû au paysagiste Benoît Fondu, épaulé de plusieurs artistes contemporains, sous l'impulsion d'un récent conservateur, en mémoire des voyages du grand humaniste à travers l'Europe et de son *Banquet religieux.* Espace magique offert à la méditation, la contemplation, la rêverie, le délicieux bonheur des visiteurs.

LA MAISON DELUNE

BIZARREMENT placée de guingois sur la grande artère à deux pas de l'Université, elle est l'une des plus belles maisons de l'ancienne avenue des Nations, la Maison Delune, du nom de son architecte qui, restaurée dans son style hétéroclite d'art nouveau, de néo-classicisme et d'art oriental attire le regard de tous les passants. Son histoire en outre est bien singulière depuis sa première propriétaire, une veuve richissime qui n'y vécut qu'un an, solitaire, avant que le bâtiment soit intégré dans le Jardin des Colonies de l'exposition Universelle de Mil neuf cent dix, y accueille dans ses caves les premiers groupes de jazz noirs américains, échappe au grand incendie qui ravagea le site, soit abandonnée vingt ans après, laissée aux mains d'un jardinier, devienne refuge de la *Kriegsmarine* pendant la seconde grande guerre, soit à nouveau abandonnée de longues années jusqu'à finir délabrée et squattée avant d'être sauvée, *in extremis.* Autre avatar de sa destinée, la maison Delune fut fantasmée par Jacqueline Harpman qui n'y pénétra que plus tard : elle en fit le lieu imaginaire de son magnifique roman *Le Bonheur dans le Crime* dont les deux protagonistes, bloqués en voiture dans un bouchon devant l'insolite maison, déroulent la somptueuse et

sombre intrigue, ce qui vaut à bien des littéraires de fantasmer à leur tour ce lopin de patrimoine bruxellois qui ne se visite pas.